

# L'Abbeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No 323.

NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 4 FEVRIER 1895.

Fondée le 1er septembre 1827.

L'Abbeille de la Nouvelle-Orléans  
Bureaux : No 323 rue de Chartres.  
Entre Cooit et Bienville.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Entered at the Post Office at New Orleans, La., as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS  
LUNDI, 4 FEVRIER 1895.

PREMIER PRIX DE L'ABBEILLE.

EDITION QUOTIDIENNE

Un an.....\$12 00  
Six mois..... 6 00  
Trois mois..... 3 00  
Un mois..... 1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

EDITION HEBDOMADAIRE

Un an.....\$3 00  
Six mois..... 1 50  
Trois mois..... 1 00  
Un mois..... 0 75

FEUILLETON.

LES DRAMES DE LA VIE.

LE SECRET

D'UNE

TOMBE.

PAR

EMILE RICHEBOURG.

GRAND ROMAN INEDIT.

TROISIEME PARTIE.

LE FILS.

(Suite.)

L'employé sortit du cabinet, et un instant après la dame annonça l'entrée.

—C'était la marchande à la toilette.

Elle avait été bien inspirée en choisissant l'agence Brévanne, mais elle ne savait pas, en s'avançant vers ce homme, qui s'était levé pour la recevoir, qu'elle se trouvait en présence d'une célèbre policière.

—Une beauté sur le retour, se dit Brévanne, mais elle a encore du chien, la gaillarde; des yeux qui feraient baisser les miens.

Il accueillit la visiteuse avec son sourire le plus engageant et une grande aisance de manières qu'aurait pu lui enlever l'homme le plus rompu aux usages du monde.

—Venez, venez assiéger, madame, dit-il.

Et de la main il lui indiqua un fauteuil disposé de telle sorte qu'elle se présentait de face et en pleine lumière.

—Madame, reprit-il quand elle se fut assise, vous avez à me parler, m'a-t-on dit, d'une affaire importante.

—Oui, monsieur, très importante.

—Eh bien, madame, je suis tout à vous.

—Il s'agit de renseignements que je voudrais avoir.

—Tous les renseignements, madame, de quelque nature qu'il soient, je pourrais vous les fournir.

—Même s'il faut les aller chercher en Espagne?

—On les traitait chercher en Chine, si l'on y mettait le prix, bien entendu. Mais avoir quelque chose à découvrir en Espagne ne me paraît pas présenter de bien grosses difficultés. Du reste, s'en irait-elles énormes qu'elles ne m'effrayeraient point; on met plus de temps et l'on dépense plus d'argent, voilà tout. Ici, nous ne connaissons pas le mot impossible.

Il se leva et alla prendre dans un casier un gros registre qu'il ouvrit sur le bureau, devant lui.

—Mais si vous le voyez bien, madame, reprit-il, nous allons procéder par ordre. D'abord, veuillez avoir l'obligeance de me donner votre nom.

La marchande à la toilette eut un moment d'embarras et d'hésitation.

Brévanne attendait la plume à la main.

—Monsieur, dit-elle, il est bien entendu que je puis avoir en vous la plus entière confiance et que je compte sur votre absolue discrétion.

—Soyez tout à fait tranquille, madame, la discrétion est le premier devoir de ma profession; j'ai les secrets qui me sont confiés ne sortent d'ici; ce livre, qui ne contient cependant que le résumé de mes opérations, n'est ouvert que par moi.

—Voyez tous ces cartons qui garnissent les murs de mon cabinet;

que de secrets ils contiennent! Ce sont autant de dossiers auprès desquels les vingt-deux mille dossiers dont on a tant parlé ne sont qu'un jeu d'enfant.

Mou métier est de faire pénétrer partout mes investigations, de tout voir, de tout savoir et de tout oublier. La confiance que j'inspire à mes clients est sans doute dans la voie que j'apporte à la satisfaction; mais elle est aussi dans ma discrétion; ils savent que ce qui se passe entre eux et moi ne sera jamais divulgué. Je pourrais faire mettre sur la porte de mon cabinet, en grosses lettres noires entourées de larmes d'argent, comme épitaphe: C'est ici le tombeau des secrets.

Léonis ne put s'empêcher de sourire.

—C'est bien, monsieur, dit-elle, on m'appelle Mme Prudence.

—C'est tout!

—Oui, monsieur.

—Et vous demeurez!

—Rue Lafayette, où je suis marchand d'objets d'art et de curiosité.

—Comment, c'est vous qui êtes madame Prudence! s'exclama Brévanne.

—Mais...

—Je vous connais, madame Prudence.

—Vous me connaissez! fit-elle tout ahurie.

—Hé, oui, j'ai eu plusieurs fois à donner des renseignements sur vous, ou, à l'occasion, au sujet de vos affaires, à des maisons d'Italie, d'Allemagne, de Grèce, de Turquie, avec lesquelles vous êtes en relations. Permettez-moi de vous féliciter, madame, par votre intelligence, vos connaissances spéciales et des prodiges d'habileté, vous avez su créer en peu de temps une maison bien connue dans toute l'Europe, et peut-être unique dans son genre.

—C'est de la flatterie, monsieur.

—Non pas. J'aime, voyez-vous, les personnes aux grandes idées, aux larges conceptions, et vous pouvez être assurée d'avance que je ferai tout ce qui dépendra de moi pour vous être agréable, sans compter le plaisir que j'aurai à vous servir. Maintenant, voyons, de quoi s'agit-il?

—Des renseignements au sujet d'un héritage.

—Considérable, sans doute?

—Le croirez-vous?

—De quoi se compose cet héritage?

—Je ne saurais trop le dire, mais j'ai tout lieu de croire qu'il y a un château, plusieurs domaines.

—Le tout en Espagne?

—Oui.

—Est-ce qu'il y a eu captation, ou spoliation?

—Je pense qu'il y a eu spoliation, sans cependant pouvoir l'affirmer.

—Est-ce vous, madame, qui avez des droits sur ces biens?

—Non, monsieur, j'agis au nom d'une autre personne, une jeune fille, dont les droits à l'héritage de son père sont indéfinissables.

—Hé! hé! si elle a été déshéritée... Il y aura procès, et quand on est outre les mains des hommes de loi, on ne sait ni comment ni quand on se sort.

—Non seulement elle n'est pas déshéritée, monsieur, mais il y a un testament, un testament simple; un testament! Quel âge a cette jeune fille?

—Dix-huit ans.

—Dupuis quand son père est-il décédé?

—Il y a de cela plus de quinze ans.

—Et c'est aujourd'hui seulement qu'elle pense à faire valoir ses droits à l'héritage de sa famille?

—Le testament était égaré, perdu; il n'a été retrouvé que depuis peu. La jeune fille ignore encore le secret de sa naissance et ne sait rien de ce que je veux faire pour elle.

—Mais cela devient très intéressant! s'écria Brévanne.

Il changea de position, mit son corps sur la table et son menton dans la paume de sa main.

—Oui, vraiment, ajouta-t-il, il y a du roman là dedans.

—C'est, en effet, une histoire étrange.

—Que vous allez me raconter?

—Je ne peux vous dire que ce que je sais, mais ce sera suffisant pour les recherches que vous avez à faire.

—Je vous écoute de mes deux oreilles.

—Le père de la jeune fille est un noble et riche espagnol, le marquis Philippe de Mimosa.

—Mimosa, fit Brévanne, je connais ce nom; veuillez continuer, madame.

—Je ne saurais dire dans quelle circonstance extrêmement critique ou dans quelle situation douloureuse s'est trouvé le marquis de Mimosa. Toujours est-il que se voyant entouré d'ennemis, prêt à tomber sous leurs coups, voyant sa fin prochaine, et craignant que sa fille unique, alors âgée d'environ deux ans, ne tombât entre les

maines de ces mêmes cruels ennemis et n'eût un sort pareil au sien, il remit l'enfant à un de ses fidèles serviteurs, avec ordre de la confier à une personne sûre, qui se chargerait de l'élever et saurait la soustraire à toutes les recherches qui pourraient être faites pour la retrouver.

Le serviteur s'acquitta de sa mission; malheureusement il avait été suivi par un homme à la solde des ennemis en question, et deux ou trois jours après que la pauvre petite eut été confiée à la femme qui s'était chargée de l'élever, elle fut enlevée par cet homme, ce misérable.

—Oh! oh! fit le directeur de l'agence.

—D'après ce que j'ai appris depuis, poursuivit Léonis, le bandit avait reçu l'ordre de tuer la pauvre petite créature, mais ce lâche assassin lui répugna. Passant dans un village, au milieu de la nuit, il pénétra dans une étable à moutons, y déposa l'enfant et disparut.

—Très intéressante cette histoire, madame Prudence.

—Le lendemain matin, la petite fille abandonnée fut trouvée par les bonnes gens à qui appartenait l'étable; n'ayant pas d'enfant, ils l'adoptèrent, l'élevèrent comme si elle eût été leur propre fille, et elle est aujourd'hui une charmante et très jolie personne, douée d'une rare intelligence et ne manquant même pas d'une certaine instruction.

—Bref, une vraie fille de marquis. Mais me voilà jaloux de vous, madame Prudence; comment diable avez-vous pu découvrir tout cela?

—Je dois vous avouer, monsieur Brévanne, que le hasard m'a beaucoup et étonnamment servi.

—Oh! le hasard, quand il se mêle d'une chose il est le plus grand des maîtres; souvent, je le reconnais, il est plus habile et plus fort que moi. Mais revenons à notre affaire. Est-ce que depuis l'enlèvement de la petite fille, personne ne l'a réclamée, ou tout au moins n'a-t-elle pu savoir ce qu'elle était devenue?

—Personne, ce qui indique que le marquis n'existe plus et que ses craintes au sujet de sa fille n'étaient que trop justifiées.

—Diable, diable! tout cela est bien singulier.

—En effet, bien singulier.

—Qu'est-ce que vous supposez?

—Que le marquis étant mort, personne après lui n'avait à s'intéresser à l'enfant.

—Mais la mère?

—Elle devait être morte antérieurement aux événements.

—Et le domestique, ce fidèle serviteur?

—Il peut avoir été assassiné.

—Dame, oui. N'importe, je le répète, tout cela est bien singulier.

—On parvient cependant à se l'expliquer.

—Mais la fortune, les biens du marquis que sont-ils devenus?

—Voilà, monsieur, ce qu'il faut savoir.

—Un château, des domaines, ça ne s'évapore pas comme une brume, ça ne disparaît pas comme un tas de feuilles que le vent emporte.

—Je crois, monsieur Brévanne, que les ennemis du marquis, des parents sans doute, se sont emparés de ses biens.

—C'est possible. Certes, il y avait à cela des difficultés, mais en Espagne... Dans tous les cas, s'ils tiennent, il sera difficile de leur faire lâcher prise.

—Il y a en Espagne une justice comme en France.

—La justice est dans tous les pays, mais partout elle a ses faiblesses, partout il y a avec elle des accommodements.

—Un château, des domaines, ça ne s'évapore pas comme une brume, ça ne disparaît pas comme un tas de feuilles que le vent emporte.

—Je crois, monsieur Brévanne, que les ennemis du marquis, des parents sans doute, se sont emparés de ses biens.

—C'est possible. Certes, il y avait à cela des difficultés, mais en Espagne... Dans tous les cas, s'ils tiennent, il sera difficile de leur faire lâcher prise.

—Il y a en Espagne une justice comme en France.

—La justice est dans tous les pays, mais partout elle a ses faiblesses, partout il y a avec elle des accommodements.

—Un château, des domaines, ça ne s'évapore pas comme une brume, ça ne disparaît pas comme un tas de feuilles que le vent emporte.

—Je crois, monsieur Brévanne, que les ennemis du marquis, des parents sans doute, se sont emparés de ses biens.

—C'est possible. Certes, il y avait à cela des difficultés, mais en Espagne... Dans tous les cas, s'ils tiennent, il sera difficile de leur faire lâcher prise.

—Il y a en Espagne une justice comme en France.

—La justice est dans tous les pays, mais partout elle a ses faiblesses, partout il y a avec elle des accommodements.

—Un château, des domaines, ça ne s'évapore pas comme une brume, ça ne disparaît pas comme un tas de feuilles que le vent emporte.

—Je crois, monsieur Brévanne, que les ennemis du marquis, des parents sans doute, se sont emparés de ses biens.

—C'est possible. Certes, il y avait à cela des difficultés, mais en Espagne... Dans tous les cas, s'ils tiennent, il sera difficile de leur faire lâcher prise.

—Il y a en Espagne une justice comme en France.

—La justice est dans tous les pays, mais partout elle a ses faiblesses, partout il y a avec elle des accommodements.

—Un château, des domaines, ça ne s'évapore pas comme une brume, ça ne disparaît pas comme un tas de feuilles que le vent emporte.

—Je crois, monsieur Brévanne, que les ennemis du marquis, des parents sans doute, se sont emparés de ses biens.

—C'est possible. Certes, il y avait à cela des difficultés, mais en Espagne... Dans tous les cas, s'ils tiennent, il sera difficile de leur faire lâcher prise.

—Il y a en Espagne une justice comme en France.

—La justice est dans tous les pays, mais partout elle a ses faiblesses, partout il y a avec elle des accommodements.

—Un château, des domaines, ça ne s'évapore pas comme une brume, ça ne disparaît pas comme un tas de feuilles que le vent emporte.

—Je crois, monsieur Brévanne, que les ennemis du marquis, des parents sans doute, se sont emparés de ses biens.

—C'est possible. Certes, il y avait à cela des difficultés, mais en Espagne... Dans tous les cas, s'ils tiennent, il sera difficile de leur faire lâcher prise.

Brévanne, et je suis disposée à faire les dépenses nécessaires.

—En somme, il s'agit pour moi de savoir ce que sont devenus les biens du marquis de Mimosa, en quelles mains ils sont tombés.

—Voilà tout, monsieur.

—Eh bien, madame, vous aurez les renseignements que vous désirez.

—Dans combien de temps?

—Je ne peux pas vous le dire exactement, mais le plus tôt possible.

—Pourra-t-on savoir, au moins approximativement, quel est le chiffre de la fortune?

—Je le pense, nos investigations se porteront aussi de ce côté. Peut-être vais-je aller moi-même en Espagne; dans tous les cas, j'y enverrai un de mes agents, garçon très adroit, très discret, familier avec la langue espagnole et ayant déjà rempli dans ce pays plusieurs missions difficiles. Vous le savez, la comme ailleurs et plus encore qu'ailleurs, on n'obtient rien si l'on n'a pas la main générale et toujours ouverte. Je suis donc obligé de vous demander une provision.

—Je m'y attendais, monsieur; quelle somme dois-je vous remettre?

—Cinq mille francs.

Mme Prudence tira son portefeuille de sa poche et le tendit à la main et compta sur la table cinq billets de mille francs.

M. Brévanne lui fit ensuite signer un engagement relatif au salaire qu'il devait payer ses services.

—Comptez sur moi, madame Prudence, dit-il; des que j'aurai les renseignements, vous en serez avertie.

—Elle se leva pour prendre congé et il se séparèrent après avoir échangé une poignée de main.

—Diable de femme, se disait Raymond Brévanne en mettant cinq mille francs dans son coffre fort, elle est plus rusée qu'un vieux renard; c'est très bien, son héritage de ce marquis, mais il y a autre chose là-dessous; en réalité, quel but poursuit-elle? J'ai vainement essayé de lui tirer les vers du nez, elle ne dit absolument que ce qu'elle veut dire, tout en ayant l'air d'être expansive et pleine de confiance. Ah! la gaillarde, elle ne se compromet pas.

Après tout, c'est une nouvelle cliente; les affaires vont bien, ajouta-t-il en se trottant les miens.

XIV

CONFIDENCES.

Dix heures venaient de sonner à l'horloge accroché au mur de l'atelier, un œil de bœuf dont l'encadrement avait été sculpté avec amour—c'était pour son fils—par M. Auguste Lebrun.

Paul travaillait à l'un des deux grands tableaux qu'il destinait à l'exposition; à celui dont nous avons déjà parlé; c'était une œuvre d'artiste en voyant plus rien à modifier dans les lignes hardies et vigoureuses de son dessin; les personnages étaient bien placés, avaient l'attitude qu'il avait voulu leur donner, et déjà, ça ne figure avait l'expression qui lui était propre, le sentiment, la vie que le pinceau et les couleurs allaient bientôt augmenter encore avec les chairs, les clairs-obscurs, les ombres.

Paul travaillait avec d'autant plus d'ardeur que ses visites à Georgette, à sa mère, et la maladie de son père l'avaient forcés à s'éloigner de son atelier; il tenait à réparer non pas le temps perdu, mais, autant que possible, celui qu'il avait pas employé à son travail.

La porte de l'atelier s'ouvrit doucement et Lucien Delteil apparut sur le seuil, en s'écriant :

—Ah! le voilà!

Paul, qui était debout, n'eut qu'à se retourner.

—Mon cher Lucien! dit-il, laissant voir le plaisir que lui causait la visite de son ami.

—S'avançant l'un vers l'autre, les mains tendues et largement ouvertes.

—Je te dérange peut-être, dit Lucien, mais ma foi tant pis; je tiens absolument à te voir et à causer un peu avec toi.

—Mon cher Lucien, tu ne me dérangeras jamais; d'ailleurs, je suis au travail depuis deux heures et ne suis pas fâché de prendre un peu de repos. Tiens, nous allons fumer deux ou trois cigarettes.

Il lui présenta son étui et les dix cigarettes allumées, tous deux s'assirent sur le divan.

—Ah! tu regardes ma toile, reprit l'artiste, eh bien qu'en penses-tu? Donne-moi ton avis sincère.

—Eh! que puis-je te dire, sinon que je trouve cela superbe, magnifique! Ce n'est encore qu'une esquisse, et je me sens vivement impressionné.

—Je ne t'en demande pas davantage; tu as du goût, de la poésie dans l'âme et ma composition te plaît.

—Oui, certes; ce sera une œuvre, une belle œuvre.

—Je l'espère.

Il y eut un silence.

—Mon ami, reprit Lucien, en jetant dans le crachoir le reste de sa cigarette, je viens te faire ma visite d'adieu.

—Mais quand pars-tu donc?

—Demain.

—C'est présumé.

—C'est comme ça au ministère.

—Combien êtes-vous d'ingénieurs?

—Seulement quatre avec l'inspecteur général.

—Quelle est la partie du midi de la France qui doit être le théâtre de vos études?

—Nos travaux se limiteront au bassin supérieur du Tarn, dans le département de ce nom et dans ceux de la Corrèze et de l'Aveyron.

—On y trouve donc des choses intéressantes?

—Très intéressantes. Il y a là, par exemple, des coins de pays peu connus que certaines parties de l'Amérique encore occupée par des sauvages. Nous n'y avons pas encore été devançés et nous espérons y faire quelques importantes découvertes.

On trouve là aussi, dit-on, les sites les plus pittoresques, des paysages d'une incomparable beauté. Quelle belle occasion pour toi! Si tu pouvais te joindre à nous! Mais tu ne peux pas. Voilà, ajouta Lucien montrant les toiles sur les chevalets, ce qui te retient ici.

—D'abord, pensa Paul, et autre chose.

Il reprit à haute voix :

—Mais, mon ami, il y a partout, pour le véritable artiste, des sites dont il peut s'inspirer; j'ai découvert des paysages ravissants dans les environs de Paris. Il faut que je te montre cela.

Il se leva et Paul conduisit Lucien dans une des pièces attenantes à l'atelier, où il lui fit voir une dizaine de délicieux paysages, les uns encore à l'état d'esquisse, les autres complètement terminés.

—Voilà, poursuivit-il, ce que j'ai fait de ta main de l'artiste.

—Ainsi, dit-il, nous aimons tous les deux.

—Je n'ai plus cela à l'environ, fit Paul.

—Tu es aimé!

—Oui.

—Et tu veux en faire ta femme!

—Tu me connais assez pour ne pas en douter un seul instant!

—As-tu été agréé par la famille?

—Georgette est orpheline et sans famille.

—Comme Emilienne.

—Georgette est une enfant abandonnée, qu'une brave et honnête femme a recueillie et élevée; cette femme est morte.

—Comme Marguerite Lornont.

—Ah! mon cher Paul, nous pouvons nous donner la main; nous sommes à peu près dans le même cas, et que de rapprochements à établir entre celles que nous aimons!

Toutes deux abandonnées, toutes deux sans fortune, toutes deux sans famille, sans nom...

Comme il y a dans la vie des choses douloureuses et qui se ressemblent! Georgette et Emilienne n'ont jamais connu la douceur des caresses d'une mère; par suite de quelles circonstances, toi et moi, nous en aurons la même destinée!

Lucien avait prononcé ces paroles avec un accent de tristesse profonde.

—Ah! reprit-il avec animation, comme je comprends bien que tu aimes Mlle Georgette! Comme nous avons bien les mêmes idées!

—Ah! nous voyons autre chose qu'une dot que la fortune, non!

—Comme moi, mon cher Paul, ton cœur t'a conduit—irrésistiblement—tu l'as dit, vers la beauté, la grâce sans doute, mais plus encore surtout vers une désolée. Nous avons compris l'un et l'autre que nous pourrions réparer une grosse injustice du sort. Va, si nous avons les mêmes idées, c'est que nous la même façon d'envisager la vie.

—C'est vrai, Lucien.

—Je viens de t'entendre parler de Mlle Georgette avec une joie indicible; chacune de tes paroles trouvait un écho dans mon cœur, je faisais tressailler dans tout mon être; c'est que j'aime Emilienne comme tu aimes Georgette, de toute la puissance qui est en moi, avec toutes les ardeurs de mon âme.

—Malgré cela, tu pars.

—Oui, je pars, et non sans tristesse. Ma grand-mère me le désire, le veut; c'est un sacrifice que je dois faire pour la tranquillité d'Emilienne et dans l'intérêt de mon amour, ainsi que me l'a fait comprendre maman Villarcieu. Emilienne ne vient plus à Passy à cause de moi; parti, elle y viendra, ce que veut ma bonne grand-m